

Béziers
[Baeterrae (Pline)]
Quartier rural de "La Redonnière"

Diocèse de Montpellier
(34) Hérault
[ancien diocèse de Béziers]

NOTRE-DAME DE CONSOLATION
=====

1. LOCALISATION DU PELERINAGE

Zone pastorale de Béziers-Ville	2 ^{me} canton de Béziers
Paroisse de Saint Jude	Population = Ville de Béziers : 80492 hab.
Chapelle de Notre-Dame de Consolation	--- Secteur rural S. : 5900 hab.

sur un plateau à 5km sud de Béziers. On y accède depuis la RD 19 de Béziers à la mer, en prenant au lieu dit "Saint-Martin" la RD 37-E vers Vendres, et à 1km, après le tènement de "La Redonnière", un chemin de terre à travers le vignoble.

La chapelle et son enclos sont la propriété de l'École de La Trinité de Béziers. Un bosquet de pins conserve aux parties encadrant la façade et la nef leur caractère champêtre, tandis que le chevet et le reste de l'enclos vers le SE ont été dégagés pour un terrain de sports à l'intention des élèves de l'École.

La vue vers le N embrasse l'entier panorama de Béziers et, au-delà par beau temps, le lointain cordon des Cévennes; au Sud et par dessus le riche vignoble, on peut suivre le littoral depuis la montagne d'Agde jusqu'aux Albères dominant la Côte Vermeille, et à l'extrême droite, par temps clair, on distingue nettement le massif du Canigou.

Les cérémonies du pèlerinage ont lieu dans la chapelle et son enclos.

2. OBJET DU PELERINAGE

Notre-Dame, sous ce titre "de Consolation", que le fondateur de la chapelle lui a lui-même donné, à la fin du XVI^e siècle, à la suite, a-t-il été dit, d'un douloureux chagrin personnel, que certains ont voulu voir dans les malheurs de ce temps.

Dans la monographie qu'il a consacrée à cette "Madone", Mgr Blacquière dit seulement que "De ce trône de gloire ... Marie répandit sur ses enfants des torrents de bénédictions". Dans la description qui nous est parvenue de la chapelle au XVII^e siècle, on signale cependant dans sa décoration, parmi ceux qui sollicitent des "grâces de leur bonne Mère : un paralytique lui montrant ses jambes frappées de mort, une mère son enfant dévoré par la maladie". Ce qui laisserait supposer qu'à cette époque des guérisons corporelles s'ajoutaient aux nombreuses faveurs spirituelles.

Notre-Dame est ici surtout invoquée aujourd'hui pour la protection du vignoble.

3. ANALYSE DES SACRALITES

La fresque qui occupe tout le mur du fond du choeur, avec à son centre la statue de Notre-Dame, exprime bien la dévotion du pèlerinage. Réalisée en février-mars 1954, elle est l'oeuvre d'un peintre esthonien réfugié en Languedoc, Nicolas Greschny, qui, dans les divers motifs qu'il a étalés sur 14m,50 de long et 8m de haut, a situé ainsi la gloire céleste de Marie dans sa protection du terroir bitterois.

Un immense cep, dont les pampres enlacent les 12 médaillons des Apôtres, surgit du vignoble environnant, décrit ici au 1^{er} plan jusque dans les moindres détails de ses maisons, de ses bosquets, des croix sur les bords des chemins, pour encadrer la base de la statue, dont le socle est lui-même fait de deux autres cep, naturels cette fois et qui, de loin, s'intègrent dans le décor voulu par le peintre pour cette partie de son oeuvre. Les travaux saisonniers de la vigne y sont évoqués : de gauche à droite, le labourage et le piquetage, le sulfatage, les vendanges, la taille des sarments.

Une banderolle, largement déployée sous la statue, porte, en dialecte du pays, l'intention du pèlerin : "Nousto Damo de Counsoulaciou, aparatz de las nostros vinhos toutos lours flours, atabe das oustals la pauriero, de las nostros amos lou pécat = Notre-Dame de Consolation, parez nos vignes de toutes leurs fleurs, éloignez la pauvreté de nos maisons, de nos âmes le péché". Derrière le vignoble, se déroule l'ensemble du panorama tel qu'on peut le suivre depuis l'enclos du pèlerinage.

La statue domine cette partie du décor, ainsi instituée la Protectrice du vignoble. En bois, du XIX^e siècle, elle était avant 1954 polychromée. Elle a été alors décapée et cirée pour son harmonie dans la fresque. La facture en est classique : haute de 1m,40, la Mère tient sur son bras gauche son Enfant bénissant. Dans la particularité du pèlerinage, Elle présente de sa main droite une lourde grappe de raisins.

Les parties supérieures de la fresque font converger vers cette image les choeurs des anges célébrant Marie : des musiciens accompagnent d'instruments modernes (trompettes, trombones, guitares et percussions de jazz) la chorale que dirige, à gauche de sa baguette, le maître du chant, dont les textes sont à nouveau inscrits, de part et d'autre, en langue d'oc : "Mariö esta levado al cel, lous anyous s'en bene guïssen, regaüdisson lou Señour = Marie a été élevée au ciel, les anges s'en réjouissent et louent le Seigneur" (Antienne des Vêpres de l'Assomption) ; Que siös belo e avenento, filho de Jerusalem, coumo uö armado terriblo trougado sus prat batailhé = Tu es belle et gracieuse, fille de Jérusalem, terrible comme une armée rangée sur le champ de bataille" ("Cantique", VI,3). Au-dessus de la statue, dominant cet ensemble, le peintre a figuré le Couronnement céleste de Marie par son Fils, lequel, assis sur un trône et avec à ses côtés des anges armés, laisse pendre de sa main gauche un phylactère où 2 nouveaux versets du "Cantique des Cantiques" (II,10-11) sont traduits : "Lèvo-te, moun amigo, cal veni, ses alavat l'ivern, la biano fouscouso s'espasso e a fougit = Lève-toi, mon amie, et viens, car voici que l'hiver est fini, la pluie a cessé et a fui".

Au bas de son oeuvre, à gauche et pris dans la hauteur du soubassement, dans la tradition médiévale, le berger Etienne Camman est figuré, présentant à genoux la chapelle dont il prit, au XIX^e siècle, l'initiative de la reconstruction.

La table du maître-autel est simplement supportée par de légers piliers moulés en stuc. La croix et les chandeliers sont faits de ceps de vigne. Le petit tabernacle en bois, posé directement, est de couleur foncée assortie.

La Vierge est encore en honneur sur les deux autels latéraux : à celui de droite, dans son Assomption, figurée dans un tableau du XVIII^e siècle, encadré de marbre rouge veiné de blanc, avec sur sa partie supérieure, gravée dans un cartouche de marbre vert, la date de 1716. A celui de gauche, avec une statue, haute de 1m,42, en stuc et de facture artisanale, à qui sa grossière peinture d'un blanc crû aux carnations fortement appuyées ne laisse qu'un visage peu expressif. Elle tient l'Enfant à gauche. On lui attribue le vocable de "Notre-Dame des Miracles", dont on ignore la tradition, sinon qu'elle s'intègre davantage dans les intercessions des pèlerins, du fait que c'est devant cet autel qu'on porte brûler les cierges.

Mais, tout comme pour le tableau de l'Assomption, et bien qu'également donnée du XVIII^e siècle, cette statue ne provient pas de la chapelle antérieure ici à la Révolution, qui la ruina complètement. Les quelques souvenirs, sauvés à grand peine furent remis en 1804 à des églises des environs (Cf. §5). Par contre, des dons généreux ont, durant tout le XIX^e et même le XX^e siècles, concouru à l'ornementation de sa reconstruction. Et c'est pourquoi on y trouve des éléments de sacralité absolument étrangers à la dévotion première du pèlerinage.

On ne saurait expliquer autrement la présence dans le tombeau de cet autel latéral

gauche des reliques de Saint Placide, martyr, qui furent du nombre de celles découvertes au début du XIX^e siècle dans les catacombes chrétiennes de Rome. Données par le Pape Grégoire XVI au marquis de Lescure "en considération de M. Aurière, prêtre, propriétaire [et l'un des restaurateurs] du pèlerinage", celui-ci les déposa le 20 juillet 1841 à Notre-Dame de Consolation. Selon l'usage, les ossements sont renfermés, avec la petite fiole de sang qui authentifie le martyr, dans un coffret à l'intérieur d'une "forme" de cire, habillée à la romaine, la tête et les mains seules apparentes étant modelées. La chasse qui les présente sous la table de l'autel est en bois doré, de 2m,09 de long, 0,60 de large et 0,62 de haut. Aucun culte public n'est rendu à ce saint au cours des manifestations du pèlerinage.

Le Christ en ivoire, d'un très beau travail du XVIII^e siècle, pendu à un crucifix fait encore ici d'un cep de vigne, est de même attribué à un don du Mis de Lescure.

Les stations du Chemin de Croix, ramenées en 1964 hors de la partie de l'enclos affectée au terrain de sports, sont simplement faites de 14 croix sur socles de ciment.

4. VIE DU PELERINAGE

Les pèlerinages ont lieu très régulièrement les lundis de Pâques et de Pentecôte, le 15 août, et, suivant les vendanges, le 1er ou le 4^{me} dimanche d'octobre.

Il est à remarquer qu'aucune célébration particulière ne marque ici la fête propre de Notre-Dame de Consolation, instituée par les Ermites de Saint Augustin le samedi suivant le 28 août, qui ne figure pas à l'"Ordo" du diocèse de Montpellier.

Les pèlerins viennent en autocar, et de plus en plus en auto, quelques-uns à pied, tout au moins depuis l'arrêt le plus proche du car de Béziers à la mer.

La messe est chantée le matin à 10 heures. Elle est maintenant généralement concélébrée par les prêtres présents, professeurs de La Trinité gardiens du sanctuaire et les curés des paroisses voisines venus avec leurs pèlerins. Le chapelet est médité en cours de journée. Quelques groupes font le chemin de Croix. L'office vespéral est suivi de la procession dans l'enclos.

Les textes liturgiques sont ceux des jours occurrents, privilégiés de 1^{ère} classe.

D'habitude, les pèlerins déjeunent en pique-nique dans le voisinage de la chapelle. Les facilités actuelles font toutefois que certains, des villages voisins, retournent chez eux entre les offices. Leur assistance est, chaque fois, estimée entre 5 à 600. N.D.de Consolation est, de longue date, le rendez-vous surtout des bittérois les lundis de Pâques et de Pentecôte. Par contre, le pèlerinage du 15 août attire les estivants de Valras et du littoral. Celui d'octobre reste soumis aux aléas des vendanges, les villages environnants fournissant la majeure partie des pèlerins.

Il n'a pratiquement pas de pèlerins isolés, la chapelle étant tenue fermée et la clé en devant être demandée au collège de La Trinité à Béziers. Il reste cependant la possibilité de profiter de la présence d'élèves en cours d'année scolaire.

Les jours de pèlerinage, des cierges sont à la disposition des fidèles à l'entrée de la chapelle. Des bruloirs rustiques (bassins garnis de sable) sont disposés pour les recevoir sur le bas-côté de l'autel de "Notre-Dame des miracles".

Dans sa monographie (1935), Mgr Blacquière fait état du "nombre des ex-votos appendus aux murs et qui augmentent d'âge en âge". Il s'agit de ceux des XVII^e et XVIII^e siècles, qui ont disparu dans les ruines d'entre 1793 et 1795. Ceux que l'on voit aujourd'hui disséminés dans la chapelle sont de dates assez anciennes proches de sa reconstruction. L'habitude semble maintenant perdue d'en vouloir y placer.

Le 26 novembre 1887, Léon XIII accorda au pèlerinage l'Indulgence de La Portioncule.

5. HISTOIRE DU PELERINAGE

La chapelle est de plan rectangulaire, de caractère rustique sans ornements ni décorations. Le chœur s'ouvre, par un arc en plein cintre qui fait la transition, sur une nef plus étroite, occupant, avec les 2 bas-côtés qui la flanquent et mènent chacun à un autel latéral, la largeur totale de la construction. Une sacristie et un petit logement, intégrés au NE, servent de dépendances.

A même le plancher qui recouvre le sol de la nef et des bas-côtés, de simples dalles de pierre ou de marbre noir marquent les emplacements des sépultures que plusieurs de ceux qui avaient aidé ou suivi sa reconstruction au début du XIX^e siècle ont souhaitées dans cette chapelle. Ce serait pour certains la reprise d'un usage antérieur dans l'ancienne, comme leur dispersion désordonnée et qui surprend s'expliquerait encore par des concessions précédentes à ces mêmes places.

Etienne Camman fut inhumé en 1852 devant le degré montant au chœur. Par contre, le "Noble Charles-François, marquis de Lescure, né le 11 novembre 1779, décédé le 24 avril 1854, bienfaiteur de cette église et de deux autres qu'il enrichit d'insignes reliques" est à droite du maître-autel et sa lourde dalle, surmontée de son blason orné, est dressée contre la porte de la sacristie. Les trois prêtres de La Trinité, Dominique Portes, Gabriel Bouys, Augustin Barthès, qui assurèrent la relève du pèlerinage, ont leur tombe commune au centre du chœur devant l'image de N.D. Non loin, légèrement à gauche, un carré de marbre à même le pavé indique que repose là François Mouret, dont le patronyme est inséparable de l'archéologie de cette région.

L'histoire du pèlerinage est liée à celle de la chapelle par deux fois édifiée en ce même lieu : de la 1^{ère} fondation à la fin du XVI^e siècle à sa ruine à la Révolution, et depuis, 20 ans après, sa reconstruction actuelle.

Louis Le Pul, riche bourgeois de Béziers, fit édifier en 1596, sur une portion du domaine de Saint Martin de Divisan dont il était propriétaire, un modeste oratoire qu'une intention personnelle (Cf. §2) lui fit consacrer à N.D.de Consolation. Bien qu'un petit logement y ait été joint pour un ermite, il semble que cette fondation n'ait été à l'origine que de dévotion privée. Mais sa dédicace mariale, à une exception près la seule en cette contrée où étaient déjà, et à Saint Martin de Divisan même, de nombreuses et fort anciennes églises, mais vouées à des saints (Cf. §6), lui valut d'attirer les fidèles d'alentour. Tant que le neveu du fondateur, Charles Le Pul, viguier et conseiller du roi, obtint de l'évêque Clément de Bonsi en 1633 que le pèlerinage fut mieux desservi par les religieux Minimes, qui avaient depuis 1613, au quartier du Pont à Béziers, un couvent sous les murs de la ville.

Ceux-ci transformèrent très vite l'oratoire en une belle église et l'ermitage en un magnifique "clôître". Soucaille dans son "Etat monastique de Béziers avant 1789" et Mgr Blacquière dans sa monographie ont décrit la riche décoration de ce nouveau sanctuaire qui, pendant plus de 150 ans, accueillit les dévôts de Marie. Il "avait un pourtour de colonnes torsées, enlacées de pampres de vignes d'un profil très pur. Sur leurs chapiteaux corinthiens se déroulait un entablement avec des groupes d'anges et Dieu le Père sur un trône de nuages. Dans les entre-colonnements étaient disposées des statues de saints et de pieux fidèles sollicitant des grâces de leur bonne Mère". Le sculpteur, un religieux le Père Pasquier, s'était lui-même figuré au-dessus d'un quatrain inspiré d'une inscription latine, trouvé "charmant" par ses apologistes, assurant que "Le visiteur qu'attirent ces merveilles du saint temple croit voir l'oeuvre non pas d'un homme mais d'une divinité. Pasquier, l'auteur de tant de marbres vivants, ne méritait-il pas de revivre ainsi dans le marbre !". Sur le baldaquin qui, au-dessus du maître-autel abritait la statue de la Vierge, une brillante auréole encadrait ces deux mots : "Janua coeli".

Le vandalisme des révolutionnaires ruina ce sanctuaire. Bien que la tradition dise que le premier qui y porta la main soit tombé et se soit cassé la jambe, la statue fut renversée et décapitée? La lente destruction des bâtiments laissés à l'abandon dura jusqu'en 1805. Quelques détails de sa riche décoration purent être sauvés : des colonnes torsées aujourd'hui à La Madeleine de Béziers et dans les églises voisines de Sauvian et de Sérignan, qui recueillit encore un beau Christ en ivoire du XVII^e siècle.

Vingt ans après, un humble berger du domaine voisin de La Redonnière, Etienne Camman, aidé par un vicaire de Saint Jacques de Béziers, l'abbé Aurière, résolut de relever le pèlerinage. Avec ses économies et grâce aux libéralités de ses maîtres, il en acquit avec les ruines l'emplacement. Une souscription permit de bâtir la chapelle actuelle, certes modeste dans le souvenir de l'ancienne, dont au dire de l'archéologue bittérois Louis Noguier "elle rappelle seulement le vocable de N.D.de Consolation".

Les pèlerinages reprirent en 1838, qui furent un instant menacés à la mort d'Etienne Camman en 1852. Mais, après avoir été quelques années la propriété des moniales de Ste Claire de Béziers, la chapelle et son enclos passèrent dans les mains des prêtres fondateurs de La Trinité, qui en acceptaient la charge au nom de leur Ecole. Au décès du dernier en 1908, leurs successeurs surent heureusement préserver pendant les premières années difficiles de leur héritage la vie du pèlerinage, et, depuis, maintenir la continuité des quatre rendez-vous annuels en ce lieu des fidèles dévôts du bittérois.

Autrefois, les élèves de l'Ecole étaient conduits leurs jours de sortie dans l'enclos dominant l'un des plus beaux panoramas de la contrée. Aujourd'hui, leurs classes s'y succèdent plusieurs fois la semaine pour leurs exercices de plein air.

6. ANCIENS LIEUX DE CULTE DE LA REGION

Cette partie du littoral méditerranéen est de très ancien peuplement. Si l'"oppidum" d'Ensérune, à 10km environ du lieu où Strabon et Ptolémée ont placé l'antique "Beitéra" ou "Blitéra", aujourd'hui Béziers, nous fait remonter jusqu'au VI^e siècle avant J.Ch. (Cf.: Nissan-les Ensérune, N.D.de Miséricorde, §§5,6), la conquête de la Narbonnaise a davantage étalé ce peuplement dans les nombreuses "villas" sur les routes de la côte.

Des cultes pré-chrétiens en ces lieux, il reste les vestiges d'un temple émergeant de l'ilôt de l'ancien "Lacus Rubresus", dédié à Vénus, qui aurait ainsi donné son nom à l'actuel village de Vendres, qui au bord de son étang et proche de l'embouchure de la rivière Aude était, dès l'antiquité, l'avant-port naturel de Narbonne.

Selon une tradition vénérable, le christianisme primitif doit être ici rattaché aux missions apostoliques avec Saint Bazille et Saint Martial, surtout Saint Aphrodise (Cf.: Béziers, Saint-Aphrodise, §§2,6). Pour leur grande majorité, chaque "villa" est à la naissance d'une paroisse rurale, certaines dans la suite d'un monastère, et plus tard d'un village.

Félix Mouret veut alors situer à l'ancien tumulus de Saint Bazille d'Esclatian, à 1km environ à l'W de la route de Béziers à Vendres et à 2km NW de ce dernier village, l'ancien lieu de "Primuliac" où, après sa conversion, se retira Septime Sévère à la fin du IV^e siècle. C'est là que, malgré son désir de la solitude, il dut pour accueillir les nombreux disciples qui venaient à lui fonder un monastère, le premier de Narbonnaise, le second de la Gaule après celui de Saint Martin à Marmoutiers près Tours. Et à qui son ami, le saint évêque Paulin de Nole, envoya pour y être vénérée une des premières reliques en Occident de la Vraie Croix.

On attribua volontiers à ce lointain souvenir la Croix qui avait été plantée au sommet de ce tumulus. Que, chaque année après l'office du samedi-saint, célébré alors le matin, des mains pieuses fleurissaient pour la procession le lendemain, après les Vêpres de Pâques de la paroisse de Vendres. Au chant des versets afférents des Litanies

Saints, Dieu était invoqué contre ce que redoutait surtout ce pays : les épidémies pour ses populations, la foudre et les orages pour ses récoltes. Du haut du monticule le curé bénissait les fidèles. A 1km sur son retour vers Vendres, le cortège s'arrêtait au tumulus de Saint Martial pour les mêmes invocations et la même bénédiction. Tous les habitants de Vendres participaient à cette cérémonie, les familles non pratiquantes ou indifférentes y étaient elles mêmes représentées : le malheur qui, en cours d'année, pouvait éprouver l'une de celles qui y avaient manqué était considéré comme une punition du ciel.

Les assistants voyaient là leur respect d'une antique tradition qui maintenait leur terroir sous la sauvegarde des Saints qui l'avaient les premiers sanctifié. Dont les origines cependant leur demeuraient confuses, puisque les uns y voulaient le souvenir effacé d'un lointain fléau, d'autres le caractère expiatoire d'une profanation lointaine, de même oubliée. "Enfant, j'ai été témoin de ces cérémonies qui ont disparu depuis déjà 30 ans", écrit en 1907 Félix Mouret, sans s'attacher davantage aux raisons de cette disparition.

Ce n'est cependant qu'en 1895 que son père, voulant exploiter la carrière que lui paraissait constituer le monticule, mit à jour les premiers objets de la richesse artistique du tumulus : un denier d'argent du XI^e siècle de Béziers, des débris de poteries et d'amphores des époques barbare et mérovingienne, des fragments de marbre blanc qui pourraient être d'un autel gallo-romain. La poursuite des fouilles amena la découverte de murs calcinés de petit appareil se rapprochant des constructions gallo-romaines, avec des fours rasés, dans lesquels Félix Mouret vit de suite les vestiges du monastère de Sulpice Sévère, détruit en 406 par les Vandales. Enfin apparut un cimetière monolithe de 200 tombes au moins, anthropoïdes et de forme conique, creusées à même la couche rocheuse, comme en Provence aux Baux et autour de la chapelle de Montmajour, et à Saint-Privat près du Pont-du Gard, mais dont ici la disposition rappelle davantage les sépultures égyptiennes, qu'on ne connaît ailleurs en Occident, et curieusement, qu'à Vendrell, l'antique Olerdola entre Barcelone et Tarragone. Le caractère religieux "presque claustral" (F.M.) de ce cimetière, dont les corps étaient orientés vers le soleil levant, le fait de très haute antiquité, du temps où les premiers chrétiens, dans leur croyance à la résurrection des corps, adoptèrent ce mode de sépulture de préférence à l'incinération.

Les archives de Vendres permirent à Félix Mouret d'affirmer la persistance de son usage bien au-delà de la dévastation du premier monastère et jusqu'au XI^e siècle, près de l'église de Saint Bauzille d'Esclatien, chaque fois restaurée de ses ruines successives. On la trouve en effet citée au moins sept fois entre 946 et 1189 dans "Le Livre noir" de Béziers, et jusqu'en 1551 dans "L'Inventaire raisonné des titres et documents du Chapitre de Béziers [dont elle dépendait] fait ... en l'an 1682".

Elle figure, avec Saint Martial, sur la carte des chapelles rurales du diocèse de Béziers à partir du XIV^e siècle, dressée en 1954 par J.de Font-Réaulx, si nombreuses des deux côtés de l'Orb depuis la ville jusqu'à la mer qu'E.Sabatier en a compté 10 sur la rive droite et 14 sur la rive gauche, dont la fondation remontait entre le IX^e et le XI^e siècles, dont certaines encore figurent dans les Procès-Verbaux des visites épiscopales de Clément de Bonsi au XVII^e siècle.

Mais, à part les paroisses des villages établis dès le Moyen-Age (Sauvian, Sérignan, Vendres, et sur l'autre rive Villeneuve), l'abandon du plus grand nombre commença au XII^e siècle avec l'abolition du servage qui provoqua la première vague de désertion rurale. Les guerres de religion du XIII^e, mais surtout des XVI^e et XVII^e siècles achevèrent leur désolation. Celles qui leur survécurent ne furent plus que des oratoires de domaines privés.

Trois seulement ont survécu jusqu'au XX^e siècle : Saint Félix de Bayssan le Haut,

magnifique témoin du pur style roman du XI^e siècle, avec son plan rectangulaire et son abside polygonale, la richesse de ses chapiteaux, l'appareil de sa construction, et jusque dans l'heureuse restauration au siècle dernier de sa voûte en berceau à arcs surbaissés et de sa porte d'entrée en plein cintre ; aujourd'hui la propriété du Pensionnat des Soeurs du Saint Coeur de Béziers.

Notre-Dame de Gargaillan, qui jusque dans les vestiges de sa petite nef de 4m sur 6 manifeste la beauté de certains de ces oratoires disparus.

Malgré sa démolition en 1903 par un propriétaire dont elle gênait la vue sur son nouveau domaine, Saint Martin de Divisan, dont Louis Noguier nous a laissé une si minutieuse description archéologique qui ne nous fait que davantage déplorer le vandalisme qui nous en a privé. C'est sur ce domaine que Louis Le Pul préleva en 1596 le tènement de N.D.de Consolation. Il est d'ailleurs curieux de signaler qu'en même temps qu'il assurait cette fondation, il se vit menacé d'excommunication par Jean, cardinal de Bonsi pour avoir -exemple hélas ! souvent suivi depuis, usé de cette église pour son chai et la resserre de son matériel agricole. Le rétable en fut porté à N.D.de Consolation, où il est resté jusqu'à la restauration du choeur.

Malgré un tel voisinage de lieux consacrés et sa situation sur une petite élévation, aucun texte ni aucune fouille ne permettent jusqu'à présent de rattacher N.D. de Consolation à un culte plus ancien en ce lieu, même chrétien.

ENQUETE dirigée par François PITANGUE, conservateur en chef honoraire de la Bibliothèque Universitaire de Montpellier, avec la participation de M.l'abbé Jacques ROUANET, professeur à La Trinité à Béziers, au cours de deux visites à N.D.de Consolation les 7 mars et 12 avril (prises de photographies) 1969, M.R.ROS, archiviste de la ville et secrétaire général de la Société archéologique de Béziers, dans ma visite avec communication de documents le 11 avril, Mme la Révérende Mère Saint-Louis d'Anjou, prieure des moniales de Sainte-Claire de Béziers, au cours d'une visite le 7 mars, M.le Duc et Mme la Duchesse de Castries, descendants du marquis de Lescure, dans ma visite au château de Castries pour renseignements le 7 avril.

Bibliographie

BLACQUIERE (Mgr Constant). - Nos Madones, Diocèse de Montpellier. 3me éd. - Béziers, Impr.du Sud, 1935.- in-8^e, 335 p., ill.- pp.199-201.

MOURET (Félix). - Septime Sévère à Primuliac. - Paris, Picard, 1907.- in-8^e, 235 p., pl.h.t., ill., carte front. [suivi d'extraits du "Livre noir" de Béziers].

NOGUIER (Louis). - Notes archéologiques sur quelques églises romanes du Midi de la France. - in "Bulletin de la Société archéologique de Béziers", 2me série,VI,1872, pp.293,296-298,303.

SABATIER (E.). - Statistique des églises de Béziers et de son territoire en 1789.- in "Bulletin de la Société archéologique de Béziers", 2^e série,X,1880, pp.221-229.

SEGONDY (Abbé Jean). - Les églises du diocèse de Béziers. - 1943, Man.808 p. + tables. - pp.276-278,289-299.

SOUCAILLE (A.). - Etat monastique de Béziers avant 1789. - in "Bulletin de la Société archéologique de Béziers", 2me série,XIV,1887, pp.87-89,369-sq.

Carte : Le Diocèse d'Agde et de Béziers depuis le XIV^e siècle, d'après les comptes de décime, les Pouillés et les vieilles pancartes, et pour les limites d'après la carte des Etats de Languedoc. J.de Font-Réaulx 1954. - 1 : 200.000.- 64cm x 65.

Photographies jointes (Abbé Rouanet) : La Vierge, La fresque de Nicolas Greschny.